

# LA LUMIÈRE DES RÊVES

## Marie–Pierre Brêtas

**Michel Jovet, neurobiologiste et artiste surréaliste français, accompagné par le geste de Marie–Pierre Brêtas, décortique les strates de son identité. Une vision souterraine de l’homme qui a découvert le sommeil paradoxal à quelques mois de sa mort. Un accès aux portes de l’onirisme par le cinéma, vecteur de la lumière des rêves.**

**BENJAMIN HAUSSER & NORA MOURAD**

**Quelle est la note d’intention de votre documentaire, comment le projet est-il né ?**

**MARIE–PIERRE BRÊTAS**

J’ai découvert Michel Jovet dans un article du journal nommé *L’autre journal*, édité à la fin des années 80. Ce qui m’a tout de suite séduite, c’est que pour la première fois, on abordait les rêves d’une façon biologique et non psychanalytique. Je ne suis pas adepte de la psychanalyse des rêves et de leurs interprétations, ce n’est pas de cette façon que je les appréhende. À mon sens, cela ressemble plus à une mise en scène d’émotions qui sont rattachées à notre personnalité et à notre identité. Michel avait une vision biologique très charnelle et non-clinique. Pour moi, la biologie c’est un peu comme regarder les étoiles, cela donne une dimension infinie aux choses. C’est pourquoi j’aime beaucoup la science. Je l’ai donc appelé, il avait alors 89 ans. Quand il m’a ouvert son bureau, dans lequel il passait le plus clair de son temps, il a commencé à déballer des cahiers que lui-même n’avait pas consultés depuis longtemps. Je me suis alors rendu compte qu’il y avait une énergie propre à ce dispositif : un vieil homme qui est en train de redécouvrir ses propres archives personnelles. C’est un processus de redécouverte, de mesure du temps qui passe. Une mémoire qui se reconstruit à travers des fragments de soi-même.

**Michel Jovet à la particularité d’être un scientifique aguerri, mais pas que, il est aussi un artiste. Comment fait-il le lien entre les deux matières ?**

Michel Jovet n’est pas un scientifique pragmatique au sens froid et clinique du terme. C’est justement quelqu’un qui met la main à la pâte. C’est quelqu’un qui était très inventif. À 17 ans, il est entré dans la résistance, ce qui lui a valu tout un lot de traumatismes. Les absurdités et l’horreur de cette période ont marqué sa personnalité et le surréalisme l’a naturellement fasciné. Il a conservé des dessins qui datent de ses 16 ans qui témoignent de ses émotions et de son état psychique. Les dessins de rêves, eux, reconstituent en une image la mise

en scène des éléments essentiels à l’œuvre dans son rêve. Il arrive à retranscrire l’émotion et la sensation principale qui a produit ce rêve. Je pense que les rêves sont, et c’est très proche du cinéma, une façon de mettre en images nos abstractions émotionnelles. Et le travail artistique de Michel Jovet est là. Quand il fait le rêve de la déprogrammation, il a l’impression qu’on lui a changé de tête. Il sent la cicatrice autour de son cou. Il y a dans ce rêve toute une réflexion autour de l’identité, sur ce qui appartient à notre cerveau et à notre mémoire. Il s’inclut lui-même dans ses réflexions et dans ses recherches scientifiques.

Le film est, à une exception près, tourné en huis clos, dans son bureau rempli d’objets hétéroclites et allégoriques. Cette pièce semble presque être une extension du personnage. J’ai passé énormément de temps dans son bureau. C’était une drôle de chose, car avant ce film, j’ai toujours eu plus de facilité à filmer les gens plutôt que les lieux. Dans ce bureau, j’ai progressivement fait un chemin visuel et cinématographique. À force d’y être enfermée, j’ai eu l’impression d’entrer dans son cerveau. C’était comme une caverne avec plein de traces à l’intérieur, d’ailleurs, j’aimais beaucoup le rapprochement avec les grottes de Lascaux. Je trouvais finalement que tout ce qui serait ailleurs, serait factice. Je me suis concentrée sur ce qui était vraiment le cœur du processus organique du film : être avec un vieux monsieur proche de sa mort, dans son bureau avec toutes ses traces de vies et dans lequel il redécouvre lui-même ses propres strates d’identités à travers ses cahiers de rêves ou ses dessins. Je travaillais sur la partie souterraine, intime de la personnalité de Michel. À l’opposé des archives trouvées du film de Claude Senban qui lui, avait filmé la partie aérienne de l’homme : la jeunesse, la gloire obtenue par la découverte du sommeil paradoxal. Il y a quelque chose dans l’entremêlement du temps qui est vertigineux pour moi. Je trouve que ces deux entités, son travail et mon travail se suffisent et que tout le reste ne fait pas partie de mon film.

**Vous nous avez parlé de la parallélité avec les grottes de Lascaux. Dans le film vous projetez également des images sur les murs, le parallèle existe donc ?**

Je n’ai jamais fait le lien auparavant ! Des fois, on fait des choses un peu intuitivement. Pour la partie qui ne l’est pas, je suis passée par différentes phases. J’avais envie de travailler la matière des rêves, un peu comme cette corde de sable qu’on tente de retenir le matin quand on se réveille. C’est un effort énorme de révéler l’image qui appartient à nos rêves. On s’y tient, parfois, on arrive à tirer la corde et récupérer des images l’une après l’autre et parfois tout se défait et part dans le vide. J’avais pensé à plusieurs choses, mais particulièrement aux images de Fellini Roma. Le moment où des archéologues et conducteurs de perceuses fascinés devant les fresques somptueuses d’une ancienne villa romaine découverte dans les sous sols de la ville, assistent à la disparition des images à cause de la corrosion de l’air. C’est un moment tragique, et c’est assez métaphorique des rêves et des traces qu’ils laissent. Au moment de sa mort, la pièce a commencé à se vider. Tout d’un coup, les traces se sont effacées, je me suis dit qu’elles me manquaient et que j’avais envie de les remettre en scène. Nous avons commencé par projeter les dessins de Michel Jovet. Nous étions assez émerveillés de voir comment les murs absorbaient et reflétaient les projections. Au montage, on a injecté ces scènes ainsi que ma propre voix. C’est un processus vertigineux de lire des cahiers de rêves d’une personne décédée. Finalement les rêves ne sont pas si dépourvus de sens, on arrive à y retracer des parcours d’histoires et c’est très étrange de suivre ce fil.

**BENJAMIN HAUSSER & NORA MOURAD**

**À lire également sur le blog mediapart :**  
<https://blogs.mediapart.fr/cinema-du-reel-0>

**SÉANCES**  
18/03–14H10–C1